

Le nombre de personnes en difficulté de lecture ou d'écriture ne cesse de surprendre.

Comment s'enfonce-t-on dans le long couloir de l'illettrisme ?

En 2001, 6,5 % des jeunes gens et jeunes filles de dix-sept ans lisaient mal et écrivaient encore plus mal. Parmi eux, on comptait sensiblement moins de filles que de garçons. Cela signifie que 40 000 jeunes sortent chaque année du système scolaire en situation d'illettrisme et seront sérieusement handicapés dans leur vie sociale et professionnelle.

Une question vient naturellement à l'esprit. Comment est-il possible qu'après douze à quatorze années passées à l'école, un jeune français sur sept soit en situation d'illettrisme ? Il faut admettre qu'un nombre très important d'élèves empruntent ce long couloir qui, de la maternelle jusqu'en troisième, traverse l'École de la République. Ils ont toujours été en retard sur les compétences affichées. Ils ont souffert d'un déficit de langage à l'âge de trois ans, après une scolarisation précoce de mauvaise qualité ; ils ont acquis quelques médiocres aptitudes au déchiffrement des mots à sept ans, alors qu'il convenait de comprendre des textes simples ; ils sont difficilement parvenus à repérer quelques informations ponctuelles à onze ans, quand on attendait qu'ils soient des lecteurs autonomes et polyvalents.

À l'entrée au collège, 14 à 15 % des élèves se trouvent en difficulté sérieuse de lecture ; cela signifie qu'ils seront en échec scolaire majeur puisque, sur 100 élèves en difficulté en sixième, 94 le sont encore en troisième. Brutalement livrés à eux-mêmes dans la structure morcelée du collège, ces élèves vont s'enfoncer, année après année, dans le long couloir de l'illettrisme. Ils vont vivoter quatre ou

cinq ans en ne tirant aucun parti de leurs études ; l'institution les passera par pertes et profits. L'école primaire les a maintenus en survie sans vraiment parvenir à les mettre à niveau ; le collège les achève. Il y a là comme une espèce de scandale. Une minorité d'entre eux, plus habiles dans les domaines pratiques, obtiendront un CAP parce qu'à la longue, et malgré des insuffisances notoires dans les matières générales, on considérera que, somme toute, ils le méritent bien.

Ils ont très tôt endossé le costume de l'échec et ne l'ont plus quitté. De l'école maternelle jusqu'à l'âge de seize ans, les chiffres s'inscrivent avec une constance têtue et effrayante. Tous les élèves en difficulté en maternelle ne sont évidemment pas promis à l'illettrisme ; mais plus on avance dans ce couloir obscur, et plus rares se font les portes de sortie, plus s'affirme la conscience de l'échec, plus lourd pèse un découragement qui engendrera la révolte et la violence.

Le constat aujourd'hui le plus préoccupant est le suivant : un bon nombre de ces élèves, tout au long de leur vie scolaire, ont été accueillis de classe en classe par cette phrase étrange : « mais qu'est-ce que tu fais là ? Que fais-tu au cours préparatoire, toi qui balbuties le français ? Que fais-tu au cours moyen, toi qui sais à peine déchiffrer ? Que viens-tu faire au collège, toi qui ne comprends pas un texte littéraire ou un énoncé de mathématiques ? À force de se sentir importuns, ils ont décidé ensemble de revendiquer les attributs de l'échec plutôt que de les subir. Est venu, comme le dit joliment Daniel Pennac, le temps de la « tribalisation de l'échec » : « ne pas savoir », « refuser d'apprendre » deviennent signes d'appartenance à une tribu ou à un clan. Accepter les propositions de l'école deviendrait un acte de trahison ; on passerait alors à l'ennemi, un ennemi qui est d'ailleurs rarement

prêt à accueillir le « transfuge » à bras ouverts.

Cette scène vécue dans un cours préparatoire de Gennevilliers est évocatrice : face à une trentaine d'enfants dont beaucoup semblaient se demander ce qu'ils faisaient là, une toute jeune institutrice, fraîchement sortie de l'IUFM, tente avec infiniment de bonne volonté de faire comprendre – et pourquoi pas faire sien – le mot « succulent ». Elle donne des exemples de choses « succulentes », elle insère le mot dans des phrases diverses..., persuadée de faire œuvre utile en enrichissant le vocabulaire de ses élèves d'un mot, certes peu fréquent, mais d'autant plus précis. De l'indifférence agitée que manifestent ses élèves, une voix s'élève ; celle d'un petit garçon, pleine d'assurance et teintée de défi : « Maîtresse, maîtresse, « succu... », « succulent », c'est un mot pour les filles ! »

« Un mot pour les filles »... Ainsi, à six ans, le monde se trouvait déjà partagé entre ceux qui acceptaient de s'approprier des mots plus rares, mais par là même plus justes et ceux – dont était ce petit garçon – qui refusaient ces mots des autres, ces mots d'un monde « féminin » que l'on regardait déjà avec autant d'inquiétude que de suspicion. Le monde dont ce petit garçon commençait à construire les murs était celui où ne régneraient que les mots fréquents et vagues, un monde où « cool » prendrait à tous coups le pas sur « succulent » ; un monde nécessairement restreint, où la proximité et la connivence compenseraient la vacuité du sens des mots. Cet exemple est inquiétant, dérangeant. Comme l'est cette réponse faite lors d'une enquête récente sur la lecture menée auprès d'adolescents d'une ban-

lieue difficile. Avec une troublante régularité, ces jeunes gens ont dit : « les livres c'est pour les pédés ! ». Ainsi donc « succulent » est un mot pour les filles, et lire c'est pour les pédés !

En bref, les activités intellectuelles – les mots qui portent justement notre pensée, les livres qui la nourrissent – sont d'emblée considérées comme celles d'un univers étranger et décidément féminin ou efféminé. Les valeurs d'une école attachée à la formation intellectuelle des enfants qui lui sont confiés sont haïssables, comme le sont ces filles soupçonnées de les accepter plus volontiers. Féminité et intellectualité sont très tôt l'objet d'un même mépris ; la virilité se reconnaît à l'ignorance et à l'enfermement communautaire.

La prévention de l'illettrisme dépasse donc – et de fort loin – les seules questions de méthodes de lecture, de schémas didactiques et de procédures cognitives. Aujourd'hui, le vrai défi est d'être capable de convaincre deux enfants sur dix que lire, écrire et parler juste sont des armes nécessaires à qui veut être maître de son destin social, culturel et professionnel. Il est temps que notre école se persuade qu'au-delà de la question « comment leur apprendre ? » elle doit pouvoir répondre à celle, infiniment plus délicate, du « pourquoi apprendre ? ». Prévenir l'illettrisme, c'est être capable d'apporter la preuve à chacun de ces enfants qu'il a un intérêt personnel à maîtriser la lecture, l'écriture et la parole. Sans cette capacité de convaincre chacun d'eux, il n'est pas d'espoir pédagogique.

Alain Bentolila

Professeur de linguistique à l'Université Paris V-Sorbonne